

V. SIMOND, BOUTONS, HAÏPHONG

Toujours la question de la main-d'œuvre
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 10 novembre 1929)

Nous recevons de M. V. Simond, transitaire à Haïphong, une nouvelle communication non moins intéressante que la première.

Après vous avoir indiqué comment l'Administration était responsable en partie de la situation actuelle j'apporte aujourd'hui ma contribution à votre étude de la question, que je considère comme une des plus importantes pour l'avenir de la Colonie.

Comme vous l'indiquez dans un de vos derniers numéros, Messieurs les Colons et Industriels de la Cochinchine se leurrent complètement en prétendant que les salaires qu'ils allouent à leurs travailleurs devraient leur amener des contingents élevés de main-d'œuvre. C'est peu connaître l'indigène du Tonkin et du Nord-Annam que de croire fermement à pareille chose, et méconnaître complètement la situation.

En effet, point n'est besoin aux indigènes sus-dits de s'expatrier dans un climat meurtrier pour eux, pour gagner les salaires pharamineux de 0 \$ 40 par jour (et même moins pour certains) : Le premier coolie venu n'a qu'à se présenter ici, soit aux Docks, soit chez les transitaires ou commerçants, et trouve du travail (quand il en éprouve le besoin) à 0 \$ 40 par jour. A de certaines époques, on en manque complètement, même en payant 0 \$ 50 ou 0 \$ 60 par jour (pour 8 ou 9 heures de travail seulement). Cela se produit surtout au moment des récoltes de riz, et au moment du Têt. Les femmes gagnent, il est vrai, un peu moins, mais j'en paie souvent à raison de 0 \$ 30 par jour, et pour mon compte personnel, je n'en trouve pas toujours autant qu'il m'en faudrait.

Les braves nhàqués arrivant de leur village se mettent vite à la page, et font venir leurs parents, amis et connaissances, assurés qu'ils sont de leur trouver du travail. Malgré cela, il en manque constamment. Nous sommes donc loin du fameux réservoir inépuisable...

Il est vrai que le salaire indiqué ci dessus ne comprend pas la nourriture ni le logement. Mais la question est rapidement résolue par cette main-d'œuvre : avec 0 \$ 10, le coolie se nourrit très bien aux marchandes ambulantes, et le coucher lui est assuré dans la bonne saison, par les caisses de voitures automobiles stationnant aux Docks, ou bien par une simple natte (ou même rien) posée à même le sol des vérandas des divers magasins des Docks. On les chasse bien, mais ils reviennent derrière le dos des gardiens de nuit. Pour l'hiver, ils trouvent des coins abrités où ils s'entassent, et se trouvent heureux. Il reste toujours au coolie vagabond des pièces de dix cents qu'il va perdre au bonneteau ou autre jeu installé carrément dans la rue.

Vous m'objecterez qu'il n'y a là rien de ressemblant aux « avantages » offerts par les planteurs de la Cochinchine à leurs engagés ? Ce que le coolie s'en fiche, de ces avantages... ! Il est heureux ainsi, pourquoi irait-il quitter cette bonne vie pour une autre existence d'exilé ?

Ne gagnerait-il que 0 \$ 30, il préférera encore rester à proximité de son village que de s'expatrier. Ses besoins sont restreints et il n'ambitionne pas des gains

supérieurs. Je défie qui que ce soit de ces Messieurs les Planteurs du Sud, de me prouver le contraire...

Je veux encore leur prouver davantage ce que j'avance : j'ai monté ici, à Haïphong, une petite industrie qui occupe une soixantaine d'individus, une fabrique de boutons analogue à celle de Gia-Lâm, mais moins importante. Tout ce monde travaille à la tâche (sauf les caïs). Le métier n'exige pas un grand apprentissage : en 3 mois, on forme un bon ouvrier spécialiste, pour la partie la plus difficile, les autres spécialités ne demandant que 8 jours d'apprentissage. Les salaires sont fixés de façon à ce que les hommes puissent gagner de 0 \$ 60 à 0 \$ 80 par jour, et les femmes, de 0 \$ 40 à 0 \$ 55. Je crois que c'est tentant. Aussi, les places sont-elles très recherchées. Cependant, je n'ai jamais pu encore obtenir de mes ouvriers qu'ils donnent le rendement maximum.

Dès qu'ils ont gagné suffisamment pour vivre et, à la rigueur, pouvoir jouer quelques piastres, ils prennent des permissions (sans prévenir bien entendu) et se reposent ainsi jusqu'à ce que la poche soit vide. J'ai voulu réagir, même sévir, puis j'ai offert des primes de régularité, rien n'y a fait.

La chose n'est pas spéciale à ma fabrique, car toutes les usines de la place se plaignent également de cette mentalité.

Qu'importe à l'ouvrier que le patron ait accepté de livrer dans un certain délai et que leurs absences répétées ne lui per mettent pas de tenir son engagement... C'est bien là le cadet de ses soucis...

La conclusion que je pose à tout cela, est que la Cochinchine n'aura de la main d'œuvre abondante que lorsque la différence sera plus grande que celle actuelle, entre les salaires que peut gagner l'ouvrier dans son pays natal et ceux, qui lui sont offerts pour s'expatrier. Le paysan ne sera tenté de courir l'aventure que s'il est certain de gagner le double de ce qu'il peut gagner sans s'expatrier. Et encore, ne le fera-t-il volontiers que s'il a la possibilité de pouvoir rentrer chez lui en cas de maladie grave, très rapidement. Seulement alors, le Sud aura la main-d'œuvre qui lui fait défaut sans que l'Administration ait besoin de s'en mêler, et sans que nous fassions rien pour l'empêcher de partir, comme certains le croient à Saïgon... Que ces Messieurs insistent pour avoir le « Transindochinois » logique, et ils verront alors que ce n'est pas nous qui retenons la main-d'œuvre de force ici...